

LES ANGLAIS DE LA RUE MÉRENTIÉ

Par Jean Contrucci

En passant devant la façade du « trois fenêtres marseillais » au n°8 de la courte rue Mérentié, perchée au sommet du cours Franklin-Roosevelt, il faut être attentif pour découvrir la plaque qui tente de rappeler à la mémoire oubliée des Provençaux qu'ici, au mois de mars 1944, trois héros de la Résistance ont donné leur vie pour leur rendre la liberté. De telles plaques commémoratives abondent dans Marseille. Parfois même la rue, l'avenue, le boulevard, porte le nom, donné à la Libération, de celle ou celui qui a payé cher son engagement : les frères Barthélemy, Mireille Lauze, Francis Davso, Fifi Turin ou Albert Chabanon. Mais cette plaque-là diffère des autres.

D'abord par ses dimensions, ensuite par sa tardive apposition (1998) et surtout parce qu'elle ne concerne pas des résistants marseillais, mais trois officiers britanniques appartenant au *Special Operations Executive* (SOE)^[1], qui avaient installé là leur p.c. depuis septembre 1943 et y furent arrêtés les 24 et 25 mars 1944. Longuement torturés au siège du contre-espionnage allemand, 425, rue Paradis, par les sbires du SS Ernst Dunker, ils furent déportés dans les camps, puis assassinés. L'initiative de la pose de cette plaque revient à un résistant marseillais, Roger Lafont, qui n'avait pas oublié le sacrifice de ses camarades de combat du réseau Monk. Sans lui, qui saurait quelque chose sur l'un des épisodes les plus méconnus, pour ne pas dire négligés, par les historiens de l'histoire de la Résistance à Marseille ?

[1] Bureau des Opérations spéciales. [2] Prononcez à l'anglaise : courric.

Eliane Plewman avec son mari Thomas. © Collection Enigthe Browne



Ces héros de l'ombre, répondant à l'appel de Churchill qui leur demandait de « *mettre le feu à l'Europe* », n'avaient pas hésité à se faire parachuter une nuit de pleine lune au-dessus de la France occupée, avec un aller-simple et une pilule de cyanure dans la poche au cas où la mission tournerait mal. Tous savaient qu'un sur deux ne reviendrait pas. Monk avait choisi de s'installer dans l'une des villes françaises les plus dangereuses pour des agents secrets anglais. Venant de tous les horizons, parfaitement bilingues, formés en quelques mois, ils sautaient d'un bombardier derrière les lignes ennemies avec une seule consigne : prendre contact avec la résistance locale, quelle que soit la « couleur » politique de son engagement, afin d'organiser avec elle des parachutages d'armes, de saboter les usines contraintes de travailler pour l'occupant ou de désorganiser ses transports ferroviaires.

Le réseau Monk, comme tous ceux du SOE se composait d'un chef, d'un radio occupé à coder les messages expédiés à Londres et d'une femme agent de liaison entre les deux hommes – le *courrier*^[2]. Le chef du réseau se nommait Charles Skepper alias « Édouard Truchot », un ancien professeur à la *London school of economics*. Ex-prisonnier des Japonais, à peine libéré, il s'était engagé dans le SOE

Son radio était un jeune *captain* de 24 ans, Arthur Steele alias « Arthur Saulnier », qui devait à une mère lilloise sa parfaite connaissance du français. Par sécurité, le radio avait été « *exilé* » dans le Var pour échapper à la détection de ses émissions vers Londres. Le *courrier* assurait donc la liaison entre les deux hommes. Ce poste avait été dévolu à une jeune femme de 27 ans, l'agent F/23 Eliane Plewman née Browne, alias « Éliane Prunier ».

C'est le personnage le plus étonnant de l'héroïque trio. Car cette Anglaise, ex-dactylo dans une manufacture de vêtements à Leicester, avait vu le jour le 6 décembre 1917 à... Marseille ! Plus exactement au n° 360 de la rue Paradis, où logeait la famille Browne, présente sur les bords du Vieux-Port depuis deux générations. Eugene et Elisa, les parents, avaient deux autres enfants, des garçons. Tous deux avaient aussi vu le jour à Marseille et fait leurs études au lycée Périer, tandis que leur petite sœur, jusqu'à ses dix-sept ans et son départ pour l'Angleterre, avait fréquenté la très huppée école Notre-Dame de Sion, à qui la bourgeoisie marseillaise confiait l'éducation de ses filles ! C'est là qu'Eliane avait connu son amie de cœur Madeleine Ries (Mané) et gardé le contact, au point

de la retrouver en septembre 1943, devenue par mariage Madeleine Chaix-Bryan, une famille dont le rôle dans la Résistance marseillaise n'est plus à rappeler.

Malgré la précarité de ses moyens, en sept mois d'existence, le réseau Monk a pu être en contact avec les réseaux français de l'AS et des FTPF^[3] pour l'organisation de sabotages d'usines et de voies ferrées, ainsi que d'une vaste récolte de renseignements sur la répartition des forces allemandes et la conduite de trois importants parachutages d'armes et de munitions destinées aux maquis de Meyrargues, Manosque et Fuveau. Jusqu'au jour fatal où un voyou marseillais, Emmanuel Bousquet, passé à l'ennemi, et trois agents de la Gestapo mirent fin à l'épopée clandestine. Charles Skepper est mort d'épuisement à Buchenwald, Arthur Steele fut pendu avec dix-sept autres officiers anglais et Eliane abattue d'une balle dans la tête devant le crématoire du camp de Dachau, le 13 septembre 1944. Roger Lafont, lui, n'a pas oublié le sacrifice de ses camarades. Son texte-hommage se termine par ces mots : (ils) « *ont par leur silence et leur courage évité l'arrestation des membres du réseau. À ces héros, Marseille reconnaissante* ».



Au 8 de la rue Mérentié. © Photographie Richard Beaudry - Musée d'histoire de Marseille

[3] Armée secrète ; Francs-Tireurs et partisans.